

DEUX VEUVES

10

POUR RIRE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. ANTOINE DE NANTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des
Folies-Dramatiques, le 22 janvier 1856.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 bis

1856



L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de représentation, de traduction
et de reproduction à l'étranger.

75991

Personnages

EDGARD SUPERFLUS, commis en nouveautés	MM.	{ ROMANVILLE. P. BOISSELOT.
ONÉSYME MOURON, son compatriote.....		E. VAVASSEUR.
MIETTE } fleuristes.....	M ^{mes}	BOISCONTIER.
BERTHE }		P. JARRY.
CATELLE, domestique.....		ROUSELLE.

Pour la Musique, s'adresser à M. ORAY, chef d'Orchestre au théâtre.

La mise en scène est prise et les indications sont prises le numéro 1
à gauche du public.

DEUX VEUVES POUR RIRE

Une mansarde d'hôtel. — A gauche, au premier plan, la porte de la chambre de Berthe; au fond, du même côté, porte d'entrée; au fond, à droite, une croisée donnant sur les toits. Au premier plan, du même côté, la porte de la chambre de Miette. Entre la croisée et la porte d'entrée un buffet, et de l'autre côté de ladite porte, une table, chaises et balai.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTHE, CATELLE, MIETTE.

CATELLE, entrant la première.

Par ici, mesdames... par ici... vous voyez... un petit salon... à droite, une chambre mansardée... à gauche, une chambre carrelée sans tapis... et toutes les fenêtres avec gouttières... une vraie bonbonnière!.. quoi.

BERTHE, qui a été ouvrir la porte de gauche.

Uu trou!

MIETTE, de même à la porte de droite.

Un nid à rats!

BERTHE.

Du vieux papier sans placards.

MIETTE.

Des placards sans papier.

BERTHE.

Le toit pour plafond!

MIETTE.

Et le ciel pour rideau!..

CATELLE.

Dame! Faubourg-Saint-Denis, au cinquième.

MIETTE.

AIR de l'Artiste.

La chambre est bien étroite!

Et de plus la cloison,

Ni plus ni moins qu'un' boîte,

Est faite de carton.

Le logis est, je gage,

Plutôt un port' manteau.

Si j' vis dans c' cartonage

Je voudrais êtr' chapeau!

J'envi' dans c' cartonnage

Le sort de mon chapeau.

Qu'en dis-tu?

* Berthe, Catelle, Miette.

DEUX VEUVES POUR RIRE.

Et toi ?

BERTHE.

Je n'en dis rien.

MIETTE.

Ça te convient donc !

BERTHE.

Dame ! quand on revient du Jardin-des-Plantes...

MIETTE.

Mesdames sortent de cage ?

CATELLE.

Cette fille est stupide... ça me décide... nous retenons votre boîte à trois compartiments !.. et nous voulons en prendre possession dès aujourd'hui !

MIETTE.

Comme mesdames voudront.

CATELLE.

Nous descendons prendre nos nippes qui nous attendent sur une borne !

MIETTE.

Comment ! sur une borne !

CATELLE.

Oui, nous avons pris un commissionnaire à l'heure et au pas... et depuis ce matin il porte notre déménagement sur son dos !.. c'est ce qui explique la borne !

MIETTE.

A tout à l'heure donc ! en attendant... époussetez.

BERTHE.

(Elle remonte.)

Aérez !

MIETTE.

(Elle remonte.)

Aérez !.. qu'est-ce que ça veut dire ?

CATELLE.

Décidément... elle est stupide !

MIETTE.

AIR : *Ah ! Jarnigé (Noces de Jeannette).*

ENSEMBLE.

BERTHE ET MIETTE.

Attendez-moi !

Où sous ce toit

Nous allons demeurer, ma foi !...

Nous descendons

Et revenons (*bis.*)

A l'instant avec nos cartons.

CATELLE.

J'attends ma foi
Que sous ce toit
Vous v'niez demeurer avec moi.
Nous nous plairons
Et nous serons *(bis)*
Un' paire d'amis, j'en répons !

(Elles vont pour sortir.)

CATELLE, les rappelant.

Pardon, vos noms, mesdames, que je les descende à la bourgeoise.

BERTHE, bas à Miette.

Attention !

MIETTE, de même.

Ne crains rien ! *(Haut.)* Voici ! madame Berthe Dardard, née Amulette, fleuriste par état et veuve par circonstance.

CATELLE.

Et vous ?

MIETTE.

Madame Miette Pacha, née Lutimette, également fleuriste par état et veuve...

CATELLE.

Ah bas !

MIETTE.

Toujours par circonstance.

BERTHE.

Nous vivons tranquilles et nous craignons les visites.

MIETTE.

Oui, nous n'admettons que des gens mariés, et comme ce n'est généralement pas dans les hôtels garnis qu'ils perchent... c'est vous dire que nous ne recevons personne.

CATELLE

Vous devez fièrement vous ennuyer.

BERTHE, triste.

Ah ! quand on a perdu un homme comme il n'y en a pas.

MIETTE, comiquement.

Quand on a perdu un homme comme il y en a tant...

BERTHE.

Tous les autres nous semblent affreux.

MIETTE.

Parce qu'on trouve qu'ils lui ressemblent.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(A peine sont-elles sorties par le fond, qu'aussitôt Onésyme entre en scène à reculons et se trouve dos à dos avec Catelle, qui n'ose se déranger de peur de le faire tomber.)

SCÈNE II.

ONÉSYME, CATELLE.

CATELLE.

Qui est là ?

ONÉSYME.

Je ne sais pas !

CATELLE.

Mais, sapristi !

(Elle se détourne, Onésyme manque de tomber.)

ONÉSYME.

Ne faites pas attention !.. leurs noms ! vite leurs noms !

CATELLE.

Tiens ! monsieur Onésyme Mouron.

ONÉSYME.

Celui de la grande en bleu d'abord !

CATELLE.

Mais, monsieur Onésyme...

ONÉSYME.

C'est que c'est elle ! c'est bien elle !.. son nom ? dis-moi son nom, ou je crois que tu n'es pas vertueuse !

CATELLE.

Ah ! mais dites donc !

ONÉSYME.

Qu'est-ce que je disais... tu ne l'es pas !

CATELLE.

Voyons ! êtes-vous marié ?

ONÉSYME, timidement

Je n'ai pas encore parlé à une femme !

CATELLE.

Pauvre jeune homme !..

ONÉSYME.

Voyons, le nom de la grande en bleu ?

CATELLE.

La, vrai ! je ne peux pas vous le dire.

ONÉSYME, furieux.

Son nom !.. ou je le t'étrangle..

CATELLE.

Au secours !.. au secours !

(Edgard paraît au fond et arrête Onésyme qui se préparait à s'élan-
cer sur Catelle.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, EDGARD.

EDGARD.*

Qu'est-ce qu'il y a donc ? que vois-je... Onésyme aux prises
avec Catelle !..

* Catelle, Edgar, Onésyme.

CATELLE.

A mon secours, monsieur Superflus !

EDGARD, à Onésyme.

Aurais-tu l'horrible prétention de démolir cette fille ?

ONÉSYME.

Pourquoi ne veut-elle pas me dire le nom de la grande en bleu ?..

EDGARD.

Qu'est-ce que c'est que le nom de cette teinte... douce ?..

ONÉSYME.

Je vais te dire...

CATELLE.

Je vais vous dire...

EDGARD.

Alors, je n'entendrai rien.

ONÉSYME.

C'est qu'elle est charmante !... et il y en a deux !

EDGARD.

Deux femmes ?

CATELLE.

Oui... mais vous n'êtes pas mariés...

EDGARD.

Raison de plus !

CATELLE.

Mais non !

EDGARD.

Les jeunes gens ont leurs entrées partout.

CATELLE.

Excepté chez ces deux dames qui ne veulent recevoir que des gens mariés. Ce sont deux veuves.

ONÉSYME, sautant.

Des veuves ! oh ! quel bonheur !

EDGARD.

Je ne trouve pas.

ONÉSYME.

Pourquoi donc !

EDGARD.

C'est une opinion personnelle.

CATELLE.

Enfin, messieurs, puisque vous n'êtes pas mariés ?..

(Elle veut les faire sortir.)

EDGARD, à Catelle.

Attendez donc, il faut voir, que diable ! dis donc, Onésyme... est-ce que nous ne sommes pas mariés ?

ONÉSYME.

Il faut demander à papa.

EDGARD.

Il me l'a écrit.

ONÉSYME.

Bah ! je ne l'aurais pas cru... et toi ?

EDGARD.

Moi, plutôt vingt fois qu'une !.. Ainsi, Catelle, plus de raison pour ne pas me présenter.

CATELLE.

Plus souvent que je donne dans vos craques !

EDGARD, bas à Catelle.

N'oublie pas que ma chambre est à côté de celle de Jean le frotteur... ton prétendu... et que...

CATELLE, effrayée.

Ah ! mon Dieu !..

EDGARD, haut.

N'est-ce pas, ma petite Catelle, que ma femme est bien jolie ?

CATELLE.

Oui, oui... m'sieur....

EDGARD.

Eh bien, va voir chez le portier si elle m'a écrit ce matin, cette chère Louloute ; pendant ce temps, nous recevrons ces dames à ta place.

CATELLE :

J'y vais, m'sieur, j'y vais.... Est-il astucieux !

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE IV.

EDGARD, ONÉSYME.

EDGARD.

Et toi, Onésyme, ne va pas te tromper, tu es marié depuis six ans, moi depuis deux.

ONÉSYME.

Tu es l'ainé ?...

EDGARD.

Raison de plus pour que je me sois marié plus tard, j'avais plus de raison pour hésiter à faire une bêtise.

ONÉSYME.

Mais pourquoi cette ruse ?

EDGARD.

Puisque c'est le seul moyen de nous introduire près de nos futures voisines ! Et si elles sont jolies !...

ONÉSYME.

Mais je ne veux pas tromper celle que j'aime, je veux l'épouser.

EDGARD.

Épouser une femme que tu as vue ce matin pour la première fois ?...

ONÉSYME.

Mais non, voilà quinze jours que je la poursuis sans pouvoir l'attraper.

EDGARD.

Une intrigue... toi... tu te flattes.

ONÉSYME.

Écoute donc... Le jour de mon arrivée, je me présente chez toi avec une lettre de mon oncle, où il te priait de me faire entrer dans ton magasin de nouveautés, de m'établir le mieux possible, si c'était possible !

EDGARD.

Tout en veillant sur ta conduite, je sais cela, après ?...

ONÉSYME.

Après tu me fais bien diner.

EDGARD.

Tu sors même du restaurant fort rond, ensuite ?...

ONÉSYME.

Ensuite tu me conduis à ce bal délicieux et si distingué qu'on appelle *le Champ-des-Navets*.

EDGARD.

Je suivais les instructions de ton oncle ; pour veiller sur toi, il fallait ne pas te quitter. — Je vais au *Champ-des-Navets*, je t'y emmène... achève.

ONÉSYME.

En aurai-je le courage ?

EDGARD.

Je vais donc t'aider. — Au *Champ-des-Navets* tu vois une charmante fille, tu en tombes amoureux. — Mais, mon cher, c'est notre histoire à tous.

ONÉSYME.

Ne dis pas ça. — Il n'y a que cette femme au monde.

EDGARD.

Et depuis, où l'as-tu revue ?

ONÉSYME.

Il y a cinq jours, j'étais tristement appuyé, comme ça, tiens... contre les rayons de mon madapolam... tout à coup j'entends une voix ; non, mon cher, ce n'était pas une voix...

EDGARD.

Qu'est-ce que c'était ?

ONÉSYME.

C'était une cloche ! une cloche au timbre argentin, qui demandait deux mètres de taffetas noir pour un tablier. — Deux vers de Paul de Kock n'auraient pas été plus avant dans mon cœur.

AIR de Madame Favart.

Que je mange une cotelette,
Que j'attrape une fluxion...
Qu'aux bains à quatre sous je me jette...
Et que je fasse le plongeon,
J'y trouve moins de poésie
Que le jour où, sur le comptoir,
J'eus la bouillante fantaisie
D' lui vendre du taffetas noir.

EDGARD.

Si tu trouves de la poésie à demander du taffetas noir....

ONÉSYME.

D'un bond je franchis la distance qui nous séparait. — Le commis préposé aux soieries se met en devoir de la servir ; je me précipite sur lui, je le fourre sous le comptoir, le pied sur la poitrine, pour étouffer ses cris, et j'ai le bonheur de mesurer moi-même trois mètres de taffetas à cette délicieuse créature.

EDGARD.

Elle n'en avait demandé que deux.

ONÉSYME.

Je lui ai fait bonne mesure, je rattraperai ça sur un autre.

EDGARD.

Eh bien, où veux-tu en venir avec ton histoire ?

ONÉSYME.

A te dire que je ne veux pas m'exposer à sa colère en lui faisant un mensonge.

EDGARD.

Mais, double niais, puisqu'elles ne veulent recevoir que des gens mariés.

ONÉSYME.

D'accord ! mais si elle me croit marié, elle ne pourra pas vouloir de moi.

EDGARD.

Tu la détromperas plus tard.

ONÉSYME.

Plus tard ! O mon innocence !...

EDGARD, allant à la porte du fond.

Tais-toi ! j'entends une robe de percaline qui se dirige de ce côté.

ONÉSYME.

C'est son amie !

EDGARD.

Fichtre !...

SCÈNE V.

LES MEMES, BERTHE, avec des cartons.

BERTHE. *

Pardon, messieurs... mais je crois que vous vous êtes trompés de porte.

ONÉSYME.

Mais non, madame, puisque nous sommes ici... chez vous.

BERTHE.

Ah ! vous savez ?...

EDGARD.

Oui, chère madame, le bruit est arrivé jusqu'à nous que vous preniez possession de ces parages.

ONÉSYME.

Et en notre qualité de voisins....

EDGARD, à part.

Elle est charmante !

BERTHE.

Mais, messieurs, vous ne savez donc pas ?...

EDGARD.

J'entrevois vos scrupules... et je les soulève d'un mot ! Nous avons le regret de posséder une moitié.

ONÉSYME.

C'est-à-dire....

(Edgard lui donne un grand coup de poing dans le dos.)

BERTHE.

C'est-à-dire ?...

EDGARD.

C'est-à-dire... une pour chacun de nous, les mœurs le réclament !....

ONÉSYME, à part.

Quel brutal !

EDGARD.

Nous vous demanderons donc la permission de venir deviser de temps à autre, sur le déclin du jour....

* Onésyme, Edgard, Berthe,

BERTHE.

Comment !.. mais, monsieur....

EDGARD, se présentant.

Edgard Superflus, artiste en nouveautés, homme de détails et toujours nécessaire.

BERTHE, à part.

Il est très-bien !..

ONÉSYME, se présentant.

Onésyme Mouron, collègue d'Edgard ; à la rigueur, je pourrais être son cousin, puisque je suis son compatriote.

BERTHE, à part.

Il est moins bien.

EDGARD, bas à Onésyme.

Va-t'en ! (il le pousse.)

ONÉSYME, bas. *

Parle de moitié pour moi.

EDGARD.

Mais va donc.

BERTHE.

Qu'y a-t-il ?...

EDGARD.

Rien. C'est Onésyme qui se rappelle que sa femme est peut-être rentrée, et il craint la casse ! (Berthe sourit.)

ONÉSYME.

Ce n'est pas vrai !

EDGARD, lui donnant un coup de poing.

Mais va donc !

ONÉSYME.

Est-il brutal !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

EDGARD, BERTHE.

EDGARD, à part.

Ma foi, elle est charmante ! et l'occasion fait le larron, en avant l'amoureuse complainte !

(Il pose son chapeau sur le buffet.)

BERTHE, à part.

Est-ce qu'il va s'installer ici ?.. il a beau être marié.

(Elle va ranger les objets qui sont dans les cartons.)

EDGARD.

Vous êtes plongée, à ce que je vois, dans les ennuis d'un emménagement. Si vous avez quelques serins à accrocher, parlez !.. je suis à leurs ordres.

Edgard, Onésyme, Berthe.

Mais, monsieur....

BERTHE.

Que craignez-vous?... je suis marié.

EDGARD.

Raison de plus... votre femme...

BERTHE.

Ah! si elle vous ressemblait, je ne serais pas ici.

EDGARD.

C'est flatteur... pour moi!

BERTHE.

Tiens, vous êtes coquette?

EDGARD.

Mais non, monsieur.

BERTHE.

Ne vous en défendez pas.

EDGARD.

AIR : du Partage des Richesses.

Dans une pièce un auteur qu'on renomme,
Des femm's cherchant un' définition,
A dit : « La femme est le potag' de l'homme... »
Pour compléter cette comparaison...
Moi je dirai, comme pour le potage...
Il faut du sel, du poivre ou du piment...
De même aussi, chez la femme à tout âge,
La coquett'rie est l'assaisonnement.

BERTHE.

Mais, monsieur...

EDGARD.

D'ailleurs, je vous aime.

BERTHE.

Déjà ?

EDGARD.

Que craignez-vous?... Vous êtes veuve!

(Il a l'air de chercher de tous côtés.)

BERTHE, avec mauvaise humeur.

Ah! quel affreux quartier! on ne peut pas être seule chez soi.

EDGARD sans l'entendre.

Voyons, dans quel carton est le portrait du défunt, que je le cloute?

* Berthe, Edgard.

Mais, monsieur...

BERTHE.

EDGARD.

C'est que vous êtes charmante, voyez-vous!... et que je suis amoureux fou... La, vrai! parole d'honneur!

BERTHE.

Ah! mon Dieu!

EDGARD.

Que craignez-vous?... je suis marié.

BERTHE.

Ce n'est pas une raison!

EDGARD.

Mais si... parce que, voyez-vous, je viendrai tous les jours ici, vous rendre visite; je sens que nous sommes faits pour nous entendre... et tenez, pour commencer... si nous soupions ce soir?

BERTHE.

Et ma réputation?

EDGARD.

Que craignez-vous, vous êtes veuve.

BERTHE.

Mais, monsieur... ce n'est pas une raison!

EDGARD.

Ainsi, c'est convenu? nous soupions! C'est tout simple: votre pot au feu n'est pas de votre déménagement... et il est urgent de pendre de suite la crémaillère.

BERTHE.

Ah! que vous êtes insupportable!

EDGARD.

Je ne l'aurais pas cru.

(Il va pour lui prendre la taille.)

BERTHE.

Finissez donc!

(Miette paraît au fond.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MIETTE.

MIETTE, portant un paquet.

Eh bien! c'est comme ça que tu emménages, Berthe? *

EDGARD.

Berthe! oh! le joli nom!

* Berthe, Miette, Edgard.

MIETTE.

Air du Premier Prix.

Notre mansarde est donc bien grande...
 Pour abriter des paltoquets ;
 N'avons-nous pas, je te demande,
 Assez d' nos cartons et paquets ?
 Chasse-moi ce meuble inutile !
 Un homm' ne nous est bon à rien
 Quand, si petit est notre asile,
 Qu' nous n' pourrions y loger un chien.

BERTHE.

Je t'assure, Miette...

EDGARD.

Miette? quel festin l'on ferait de cette miette-là!

MIETTE, posant son paquet au fond.

Oh! que c'est joli!... Au bout du compte, qu'est-ce que vous faites ici, monsieur ?*

EDGARD.

Je viens prendre vos ordres pour le menu.

MIETTE.

Le menu?

EDGARD.

Sans doute, nous sommes voisins, mon ami et moi.

MIETTE.

Ah! il y a aussi un ami ?

EDGARD.

Sans cela, nous ne serions pas au complet. Nous sommes voisins, dis-je, il ne vous est donc pas possible de refuser le souper que nous vous offrons à l'instar des montagnards écossais : vous savez, comme dans *la Dame Blanche*, l'hospitalité se donne et ne se vend jamais. Jamais, jamais, non, jamais.

MIETTE, à Berthe.

Et tu ne réponds rien, toi?

BERTHE.

Dame! il parle toujours.

MIETTE.

Monsieur...

EDGARD.

Ah! pas un mot de plus, nous sommes dans le programme, mariés, archi-mariés... Donc, vos ordres. Madame m'a laissé entrevoir que le homard ne lui était pas indifférent.

* Berthe, Edgard, Miette.

MIETTE.

Tu dévoiles ainsi les mystères de ton estomac ?

BERTHE.

N'en crois rien.

EDGARD, voulant l'embrasser sur la joue.

Je l'ai deviné à ce petit signe.

BERTHE.

Mais monsieur !

MIETTE, prenant une chaise pour le menacer.

Si vous ne sortez pas...

EDGARD.

Je fuis et je reviens bientôt faire des provisions. (Fausse sortie.) Ah ! je vais vous envoyer mon ami Onésyme pour mettre le couvert. (A Miette.) Vous savez bien, Onésyme, mon ami Onésyme qui vous aime avec trois mètres de taffetas noir.

MIETTE.

Je ne le connais pas !

EDGARD.

Mais il vous connaît, ça suffit, je vais vous l'envoyer... Il est aussi marié que moi.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

BERTHE, MIETTE.

BERTHE.

Eh ! qu'en dis-tu ?

MIETTE.

C'est ta faute !

BERTHE.

Dis plutôt la tienne ! car enfin, pourquoi as-tu voulu, en changeant de quartier, nous faire changer de position sociale ? Nous sommes des demoiselles, et tu nous fais passer pour des veuves. Vois à quoi cela nous expose...

MIETTE.

C'est que tu ne comprends pas encore bien la situation. Ah ! dame ! c'est difficile d'être veuve, quand on n'en a pas l'habitude et qu'on n'a jamais eu de mari !... Mais aussi quels avantages on en peut tirer avec de l'esprit ! Tu veux te marier, n'est-ce pas ? Nous voulons toutes nous marier !... C'est bête...

BERTHE.

Mais moral.

MIETTE.

Et la morale avant tout, je ne connais que ça. Eh bien ! demoiselle, tu es obligée de baisser les yeux devant tes amoureux, et ça t'empêche de choisir, tandis que veuve...

BERTHE.

Veuve... On ne risque rien avec vous, et l'on rencontre des monsieur Edgard... qui se permettent tout et ne se refusent rien...

MIETTE.

Allons donc ! une demoiselle qui évite le danger, donne toujours mauvaise opinion d'elle !... Et puis vois donc... est-ce qu'une jeune fille peut dire à monsieur : « J'aime le plaisir, les » bals, le spectacle, je suis un peu coquette... Donc, mon mari » devra satisfaire mes goûts s'il veut faire bon ménage. » Tandis qu'une veuve a son franc parler, elle a le droit de se moquer de son prétendu et de l'envoyer promener s'il l'ennuie, et demoiselle...

BERTHE.

Demoiselle... on est aimée pour soi-même.

MIETTE.

Laisse donc, quand on a comme nous le malheur d'être sans parents, on est le point de mire de tous les mauvais sujets... nous qui passons nos jours et quelquefois nos nuits à travailler, en étions-nous plus tranquilles pour ça ? Malgré notre bonne conduite, nous aurions fini par être compromises par ces écervelés qui nous trompent... nous perdent et nous plantent là... ne croyant même pas avoir commis une méchante action... Enfin, je te citerai Lolotte.

BERTHE, réfléchissant et tristement.

Et Mimie.

MIETTE

Et Maria.

BERTHE.

Et Joséphine.

MIETTE.

Et Amanda.

BERTHE.

Et tant d'autres...

MIETTE.

Tu vois bien qu'il vaut mieux passer pour veuves.

BERTHE.

Alors pourquoi ne recevoir que des gens mariés ? C'est une bêtise !

MIETTE.

C'est ce que tu dis qui en est une... les gens mariés ne voient pas que des gens mariés... Ils reçoivent leurs frères, les cousins de leurs femmes, les amis de leurs frères et de leurs cousins qui deviennent leurs amis à eux et ceux de leurs femmes, surtout de leurs femmes. Eh bien, nous aurons le choix.

BERTHE.

Mais monsieur Edgard et son ami...

MIETTE.

Ils sont mariés !

BERTHE.

Mais s'ils viennent chez nous, ils trompent leurs femmes !

MIETTE.

Alors nous prévenons ces malheureuses qui, pour nous récompenser, cherchent à nous établir. Ne crains rien, Berthe, avant huit jours, il va y avoir chez nous une averse de propositions matrimoniales.

BERTHE.

Tu crois ?...

MIETTE.

Parbleu ! oh ! je connais les hommes !

BERTHE.

Ah !...

MIETTE.

De réputation !

AIR de M. Paul Henrion.

D' mes yeux je les contemple,

BERTHE.

Hé ! mais... eh ! mais...

MIETTE.

Ils m' paraissent tous ensemble

BERTHE.

Bien laids ! bien laids !

MIETTE.

D' mon cœur je les éprouve,

BERTHE.

Très-bien ! très-bien !

MIETTE.

Et dans leurs cœurs je n' trouve

BERTHE.

Plus rien ?

MIETTE.

Non rien.

DEUXIEME COUPLET.

MIETTE.

N' les écoute pas, ma chère.

BERTHE.

Oh ! non ! oh ! non !

MIETTE.

J' les bats, c'est mon affaire,

BERTHE.

C'est bon ! c'est bon !

MIETTE.

Si ton cœur vient à s'prendre,

BERTHE.

Non pas ! non pas !

MIETTE.

Ma foi va vite te pendre,

BERTHE.

Ah ! bah !

ENSEMBLE.

Ah ! bah !

(Elles remontent mettre leurs effets dans le buffet.)

BERTHE.*

Mais enfin, qu'allons-nous faire de monsieur Edgard, il va revenir ?

MIETTE.

Eh bien ! il a l'air d'un bon enfant et si sa femme est gaie comme lui, on ne doit pas s'ennuyer chez eux, et puisque tu veux te marier...

BERTHE, soupirant.

Oh ! je ne suis pas pressée...

MIETTE.

Oh ! je ne suis pas pressée... Dis donc, est-ce que tu penserais toujours à ce jeune homme qui a sauvé ton père ?

BERTHE.

Je serais bien ingrate si je n'y pensais pas... Mon père était maître maçon, tu le sais... un jour l'échafaudage sur lequel il venait de monter vient à manquer... mon père n'eut que le temps de se retenir à une poutre... mais le moindre choc pouvait le renverser et entraîner mon pauvre père dans sa chute.

MIETTE.

Ah ! c'est affreux !..

BERTHE.

La foule s'assemblait dans la rue... on criait... sauvez-le..... sauvez-le... et personne n'osait...

MIETTE.

On trouve tant de gens pour crier... et si peu pour agir...

BERTHE.

Cependant un brave jeune homme sort de la foule... et sans paraître comprendre qu'il risque sa vie, en montant sur un échafaudage à moitié brisé... il grimpe à l'échelle... et sauve mon bon vieux père au milieu des acclamations générales.

* Miette, Berthe.

MIETTE, pleurant presque.

C'est très-bien ça !

BERTHE.

N'est-ce pas que c'est beau ? Eh bien ! lorsque mon père revenu à lui voulut remercier son libérateur, le jeune homme avait disparu et nous ne l'avons jamais revu !

MIETTE.

Et ce porte-cigare qu'il a laissé tomber et que ton père a retrouvé ?

BERTHE, le tirant d'un carton qui est sur le buffet.

Le voici.

MIETTE, le prenant.

Fais voir... tiens, il y a son chiffre, qui sait, tu le retrouveras peut-être...

BERTHE.

Je l'espère toujours... son courage, son noble dévouement m'ont fait l'aimer sans le connaître... il te faut l'avouer... j'ai cru longtemps que si je me mariais... ce serait avec lui.

MIETTE, se moquant.

Comment donc !... mais ça se trouve toujours comme ça... dans les romans... une reconnaissance... (Comiquement.) Ciel... c'est vous... c'est lui... c'est toi... mon sauveur. (Riant.) Ah ! ah ! ah !

BERTHE, contrariée.

Tu es insupportable... tu plaisantes de tout.

CATELLE, au dehors.

Mesdames... mesdames...

MIETTE, à Berthe.

Ouvre.

BERTHE.

Et mon porte-cigare.

MIETTE, le mettant dans sa poche.

Ne crains rien... je l'ai dans ma poche.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CATELLE.

CATELLE.

Mesdames... où sont ces messieurs ? *

MIETTE.

Nous les avons peut-être dans nos poches, grosse bête !

CATELLE.

C'est que je vas vous dire... parce que, voyez-vous... on doit

* Berthe, Catelle, Miette.

s'aider entre femmes et comme je le suis presque autant que vous... je vais vous *digulver*.

MIETTE.

Divulguer...

CATELLE

Oui *digulver* une craque des hommes!

MIETTE.

Des hommes! des hommes, quel vilain mot!

BERTHE.

Mais quelle craque?

CATELLE.

Eh bien! oh! mais si vous disiez jamais à monsieur Edgard que j'veus ai...

MIETTE.

Rassure-toi, nous ne dirons rien à lui ni à sa femme!

CATELLE.

Pardine, je vous en défie bien.

MIETTE.

Comment?

CATELLE.

Vous ne vouliez voir que des hommes mariés.

BERTHE et MIETTE.

Eh bien?

CATELLE.

Eh bien! ils ne le sont pas plus que vous et moi.

BERTHE.

Quoi?

MIETTE.

Ils ne sont pas mariés!..

CATELLE.

Non... Ils ont dit qu'ils ne l'étaient rien que pour venir jacasser chez vous.

BERTHE.

Es-tu bien sûre?

CATELLE.

On n'est jamais bien sûre de ces choses-là... mais en tout cas ils n'ont pas de femmes.

MIETTE.

Ah! ces messieurs nous trompent déjà... ah! ils ne sont que des garçons... et ils osent.

BERTHE.

Tu vois, Miette, à quoi on s'expose!

MIETTE.

C'est bon!... c'est bon!... on s'en vengera!... Catelle... vous

allez leur dire que nous leur défendons notre porte... et s'ils osent se présenter, jour de Dieu!...

AIR de M. Oray.

MIETTE.

Avec eux je serai franche,
Et si l'un d'eux paraissait,
Sur son dos avec le manche,
Je jouerais de ce balai.

ONÉSYME, paraissant à la porte.

Peut-on entrer?*

MIETTE, brusquement.

Qu'est-ce que vous venez faire ici!

ONÉSYME, timidement.

Edgard m'a dit de mettre la nappe!... je viens savoir où est la nappe!

MIETTE.

Ah! c'est la nappe que vous voulez... Berthe, rentre chez toi... Catelle, allez-vous-en!... je vais servir à monsieur une nappe de ma façon...

BERTHE, bas à Miette.**

Prends garde!

MIETTE.

Ne crains rien.

ENSEMBLE.

CATELLE ET BERTHE.

Avec eux ell' sera franche,
Et si l'un d'eux paraissait,
Sur son dos, avec le manche,
Elle jouerait du balai!

MIETTE.

Avec eux je serai franche... etc.

SCÈNE X.

MIETTE, ONÉSYME.

MIETTE.

Eh bien! vous êtes un joli pierrot, vous!

ONÉSYME.

Mais je n'ai rien de commun avec ce volatile.

MIETTE.

Ah! c'est donc comme ça que... (A part.) Non!... ne lui disons pas que je sais tout... afin de mieux le confondre plus tard.

* Berthe, Onésyme, Catelle, Miette.

** Onésyme, Catelle, Berthe, Miette.

ONÉSYME.

Vous ne me reconnaissez donc pas ?

MIETTE.

Vous... dans quel cauchemar vous aurai-je donc vu?... grand Dieu!

ONÉSYME.

Mais non, dans la boutique de mon patron où je vous ai vendu du taffetas noir, à preuve que vous en avez eu trois mètres pour deux.

MIETTE.

Vous êtes donc du comptoir, vous ?

ONÉSYME.

Je n'y ai pas vu le jour... mais je suis né pour y passer bien des ans!... car, figurez-vous, madame... que papa....

MIETTE, l'interrompant.

Est-ce que vous allez longtemps parler ainsi ?

ONÉSYME.

Mon histoire est si intéressante.

MIETTE.

Pas de ça, Lisette, vous allez me faire le plaisir de....

ONÉSYME.

Vous avez un service à me demander ! ô parlez, parlez, charmante Miette !

MIETTE.

Oui, rendez-moi le service de filer au plus vite et de ne jamais remettre les pieds ici, vous, votre ami et vos femmes!..

ONÉSYME.

Nos femmes !

MIETTE.

Oui, on m'a dit combien celle de monsieur Edgard gémit de sa mauvaise conduite : joueur, buveur, dépensier, sa pauvre femme passe les nuits à travailler.

ONÉSYME.

Mais je vous jure, mademoiselle Miette....

MIETTE, marchant sur lui.

Et vous, lovelace, n'êtes-vous pas effrayé du nombre de vos victimes ?

(Onésyme a reculé, en tournant de façon à changer la scène.)

ONÉSYME.

Mes victimes ! à moi ?

MIETTE, essuyant les yeux avec son mouchoir.

Je ne puis m'empêcher de m'attendrir lorsque je songe au

* Onésyme, Miette.

sort infortuné de votre épouse, qui ne trouve de consolations à vos infidélités que dans les caresses de ses cinq enfants.

ONÉSYME, exaspéré.

Oh ! si l'on peut dire....

MIETTE.

Osez démentir mes paroles !

ONÉSYME.

Eh bien, oui, je les démens ! Moi, lovelace, grand Dieu ! mais je n'ai jamais osé regarder une femme en face.

MIETTE.

Voilà deux heures que vous me dévisagez.

ONÉSYME.

Cinq enfants !.. mais il y a un mois on se moquait de moi au pays parce que je soutenais que papa m'avait apporté à maman dans un bouquet, le jour de sa fête.

MIETTE.

Quelle audace ! lorsque votre femme....

ONÉSYME.

Mais je ne suis pas marié ; garçon, pur garçon !

MIETTE.

Pas marié !

ONÉSYME.

Mais non !.. et s'il ne faut que mon célibat pour votre bonheur !...

MIETTE.

Pas marié ?.. et vous êtes encore ici !...

ONÉSYME.

Comment, vous me renvoyez parce que je suis marié, vous me renvoyez parce que je suis garçon ! mais qu'est-ce que vous voulez donc que je sois ?

MIETTE.

Ah ! c'est trop fort !

ONÉSYME.

Oh ! oui ! c'est trop fort !

(Edgard paraît au fond avec un pâté et des bouteilles, un homard, un melon et deux flambeaux.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, EDGARD.

EDGARD, venant entre les deux.

Eh bien ! eh bien ! on se conte donc des douceurs ?

AIR :

ENSEMBLE.

MIETTE.

Je suis d'une colère
A tout casser, vraiment.
Morbleu ! bientôt j'espère
Punir ce chenapan !

EDGARD ET ONÉSYME.

Elle est d'une colère
A tout casser, vraiment !
Je ne sais comment faire
Pour calmer cette enfant.

ONÉSYME, pleurant.

Edgard ! elle ne m'aime pas !.. hi ! hi ! hi !

MIETTE, l'imitant.

Et il faudra l'aller dire à votre papa... na !

ONÉSYME, pleurant.

Mais qu'est-ce que je lui ai donc fait ? hi ! hi ! hi !

EDGARD.

Voyons, mon petit !... du courage, on te donnera un sucre
d'orge !

ONÉSYME.

Je n'en veux pas... hi ! hi ! hi !

MIETTE, à part.

Comme il pleure, le pauvre garçon !...

EDGARD.

Pourquoi le renvoyez-vous ?

MIETTE.

Il n'est pas marié !

EDGARD.

Pas marié ! et ses sept enfants ?

MIETTE, comiquement.

Sept ? je de lui en croyais que cinq !

EDGARD.

Allons, madame Miette, un peu de pitié pour cette borne-
fontaine.

MIETTE.

C'est bon, je ne le mettrai pas à la porte. Mais qu'il s'en
aille.

ONÉSYME.

M'en aller ! hi ! hi ! hi !

EDGARD.

Vous en aller... et le souper ?

MIETTE.

Le souper....

EDGARD, montrant ses comestibles.

Présent !...

MIETTE.

Comment ? Berthe...

EDGARD.

Elle a accepté.

MIETTE.

Ce n'est pas vrai !

EDGARD.

Alors ! en avant le couvert !

(Il va placer tout sur le buffet.)

MIETTE.

Mais, messieurs, messieurs !

ONÉSYME.

Oh ! je ne pleure plus !., j'ai faim !...

(Il apporte la table au milieu de la scène.)

MIETTE.

Berthe ! Berthe !.. au secours ! on nous assiège !

(Berthe paraît.)

SCÈNE XII.

LES MEMES, BERTHE.

BERTHE, sortant de sa chambre.

Ah ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

MIETTE.

Viens me prêter main-forte pour les mettre dehors.

EDGARD, s'emparant de Berthe.

Onésyme, ne laissons pas arriver du renfort dans le camp ennemi.

ONÉSYME, l'imitant.

Oui, faisons un prisonnier !

BERTHE.

Messieurs, je vous en prie !

MIETTE.

Ils sont enragés !

EDGARD, dramatiquement.

Et maintenant son sort dépend de vous. Capitez, ou sinon... feu ! (Voulant l'embrasser.)

* Berthe, Edgard, Onésyme, Miette.

Oui, feu !

ONÉSYME.

(Il veut l'embrasser.)

MIETTE, se défendant.

Ah ! mais, dites donc ?

(Elle lui donne un soufflet.)

EDGARD.

Voyons, mesdames, un peu d'indulgence pour votre prochain et notre pâté ; vous déménagez, vous n'avez pas songé aux détails de la table, nous vous invitons à les partager avec nous ! quel mal y a-t-il ?

ONÉSYME.

Il n'y a pas de mal.

MIETTE.

Cependant....

EDGARD.

Voyons ! êtes-vous veuve, oui ou non ?

BERTHE, vivement.

Nous le sommes !...

EDGARD.

Eh bien ! alors, vous devez savoir découper... à table !... à table !...

(Il va prendre le homard sur le buffet.)

MIETTE, avec intention.

Et vos femmes ?

BERTHE.

Oui, vos femmes ?

EDGARD, soupirant avec le homard dans ses mains.

Ah !...

BERTHE, à part.

Un homard ! il est très-gentil !

ONÉSYME, même jeu avec le melon.

Ah !...

MIETTE.

Un melon ! Il me revient assez... décidément... (A part.) Ils sont très-gentils !

EDGARD, à Onésyme.

Allons donc ! petit, la main aux dames.

(Ils se mettent tous les quatre à table.) *

MIETTE, se levant.

Oh ! il est bien entendu que nous n'acceptons que parce que nous avons faim.

ONÉSYME.

C'est convenu !

* Edgard, Berthe, Miette, Onésyme.

BERTHE, se levant.

Mais ça ne nous engage à rien.

EDGARD.

Parbleu ! puisque vous êtes veuves !

ONÉSYME.

Passe-moi du sel !

EDGARD, débouchant le Champagne.

Et en avant le Champagne et la chanson ; chacun son couplet ! on s'embrassera au refrain.

MIETTE.

Ah ça ! mais !

EDGARD.

Puisque vous êtes veuves !

ONÉSYME.

Passe-moi des cornichons !

EDGARD.

Air de M. Moreau.

Je suis dans mon élément
 Brigdig din din, rataplan plan plan.
 Allons-y tous... et galment
 Brigdig din din, rataplan plan plan.
 Rions... l'amour, ma chère,
 Doit n'être pas sévère.
 Faisons sauter les bouchons,
 Cassons le cou des flacons,
 Entonnons de joyeux flonflons.
 Brigdig din din
 Buons comme quatre
 Tous les quatre
 Du soir au matin.

REPRISE ENSEMBLE.

MIETTE.

Passez-moi le pâté... (A Onésyme.) A vous le second.

ONÉSYME.

De papa j'ai bien souvent
 Brigdig din din... rataplan plan plan,
 R'çu des coups, c'est embêtant ;
 Brigdig din din... rataplan plan plan.
 Mais d' vous, ma bien-aimée,
 Recevoir une volée
 Me paraîtrait bien plus doux,

Ne vous gênez pas entre nous,
 D' vos deux mains fichez-moi des coups.
 Brigdig din din
 Battez-moi comme plâtre,
 Faut me battre
 Du soir au matin.

REPRISE ENSEMBLE.

EDGARD.

A vous, Miette !

MIETTE, se levant.

Dernier couplet.

L'amour est comme le bon vin
 Rataplan plan plan, brigdig din din.
 Il tape le plus malin;
 Rataplan plan plan, brigdig din din.
 Par malheur j'ai l' cœur tendre.
 A quoi bon m'en défendre ?
 Hélas ! ce serait en vain,

(Montrant Onésyme.)

Car près d' lui je m' dis soudain
 Que l'amour embellit l' plus serin.
 Ran plan plan
 Que c'est agréable
 D'être à table
 Près d'un homme charmant.

REPRISE ENSEMBLE.

(Sur la ritournelle ils dansent en rond autour de la table.)

MIETTE.

En voilà assez ! il se fait tard ! allez-vous-en !

(Berthe l'aide à replacer la table, au fond à gauche.)

ONÉSYME.

Déjà ?

BERTHE.

Il est dix heures ! allons ! allons plus vite que ça !... *

EDGARD.

Et quand nous reverrons-nous !

MIETTE.

Demain.

EDGARD.

C'est dit ? allons ! viens !... Onésyme. (A part.) C'est égal tout de même, je sens mon cœur qui fait glouglou !... ni plus ni moins qu'une bouteille !

* Edgard, Berthe, Onésyme, Miette.

ONÉSYME.

A demain, madame Miette.

EDGARD.

A demain ! à demain !

AIR : Vive un bal (de Montambry).

EDGARD ET ONÉSYME.

Pourquoi nous en aller soudain,
 Il n'est rien de plus agréable
 Que de rester encore à table
 Pour attendre le lendemain.

MIETTE ET BERTHE.

Messieurs, allez vous-en soudain,
 Il n'est rien de moins agréable
 Que de rester encore à table
 Pour attendre le lendemain !...

(Les deux hommes remontent.)

BERTHE, bas à Miette.

Pourquoi leur dis-tu de revenir demain ?

MIETTE.

Nous aurons déménagé avant le jour!...

EDGARD, qui est redescendu.

Plait-il ? vous dites ? *

MIETTE.

Je n'ai rien dit !

EDGARD, à part.

Ah ! mesdames, vous voulez nous échapper, c'est ce que nous verrons.

(Ils sortent.)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

SCÈNE XIII.

MIETTE, BERTHE.

BERTHE.

Quelle aventure !

MIETTE.

Est-ce qu'elle te fait peur !

BERTHE.

Ecoute donc ! quand monsieur Edgard est parti il nous a regardées d'une façon si étrange !... Je tremble, s'il allait cette nuit.

* Berthe, Edgard, Miette, Onésyme, au fond.

Es-tu caponne?

MIETTE.

Il est si entreprenant !

BERTHE.

Ce n'est pas comme M. Onésyme!.... il n'a pas d'initiative.

MIETTE.

BERTHE.

Voilà pourtant ce que nous a valu notre position de veuves.

MIETTE.

Tiens? nous n'avons pas fait de mal, et ça m'a amusée!

BERTHE.

Oh! toi!... tu es brave comme deux brigadiers de dragons!

MIETTE.

Dame! j'ai eu un frère qui aurait pu servir.

BERTHE.

J'ai tort après tout de m'alarmer, puisque nous les quittons demain.

MIETTE.

Est-ce que tu le regretterais?

BERTHE.

Oh! non!

MIETTE.

Voyons, sois franche!... Berthe! si nous nous sommes faites veuves d'emblée, sans maris préambulaires ni défunts, c'est pour avoir le droit de nous marier plus à notre aise?

BERTHE.

C'est vrai!

MIETTE.

Nous ne dépendons que de nous-mêmes.

BERTHE.

C'est vrai!

MIETTE.

Donc si monsieur Edgard te plaît! il est joli garçon... il a une bonne place!... mieux vaudrait celui-là qu'un autre.

BERTHE.

Mais pourquoi se dit-il marié?

MIETTE.

C'était pour entrer chez nous.

BERTHE.

Puisqu'il y était il devait avouer la vérité!

MIETTE.

Il n'a pas osé!

BERTHE.

C'est vrai!... et nous-mêmes quand nous leur apprendrons que nous ne sommes que des demoiselles...

MIETTE.

Eh! bien! ne vas-tu pas les plaindre?...

BERTHE.

Et dis-moi, Miette!... est-ce que monsieur Onésyme?...

MIETTE.

Oh! moi, je ne vais pas par quatre chemins, ce garçon me semble très-bête, il doit me plaire, il me plaît!

BERTHE.

C'est égal! nous déménagerons toujours demain.

(Elle va prendre un flambeau sur la table.)

MIETTE, allant prendre l'autre qui est sur le buffet.*

Pour leur donner le plaisir de nous chercher.

BERTHE.

Bonsoir, Miette.

MIETTE.

Bonsoir, Berthe.

BERTHE, ouvrant la porte de gauche.

Ah! mon Dieu!

(Elle recule.)

MIETTE.

Quoi donc?

BERTHE.

Je n'oserai jamais coucher là... j'ai trop peur.

MIETTE.

Mais que crains-tu?

BERTHE.

Si monsieur Edgard...

MIETTE.

Si monsieur Edgard se permettait cette nuit un esclandre!... il serait indigne de ton amour et tu ne le reverrais plus!

BERTHE.

Tu as raison!... c'est égal, je suis dans mes petits souliers.

MIETTE, allant ouvrir la porte de droite.

C'est vrai! la première fois qu'on passe la nuit dans un appartement qu'on ne connaît pas! allons! bon! voilà que j'ai peur comme elle...

(Elle recule aussi.)

* Berthe, Miette.

BERTHE.

Qu'est-ce que je te disais?

MIETTE, mettant le verrou de la porte du fond.

Je mets toujours le verrou.

BERTHE.

Et nous laisserons nos portes ouvertes.

MIETTE.

Oui, c'est ça, nous laisserons nos portes ouvertes!... Bonsoir...

BERTHE.

Bonsoir...

MIETTE, allant au buffet.

Ah! une idée!

BERTHE.

Tu as une idée?

MIETTE.

Eh! bien! ça t'étonne... tiens, prends le bout de ce lacet, et moi je prendrai l'autre : de cette façon, si tu entends cette nuit quelque chose, tu tireras la ficelle et j'accourrai.

BERTHE.

A merveille! et si tu tires le lacet, je te promets de venir.

Air : Bonsoir M. Pantalon.

BERTHE.

Si le vent souffle ma chandelle

Faudra-t-il tirer la ficelle?

MIETTE.

Certes, si tu crois mieux y voir.

Bonsoir, ma chère, bonsoir.

(Berthe entre à gauche, Miette à droite, tenant chacune un bout du lacet, qui reste tendu à travers le théâtre. — Musique à l'orchestre. — Nuit complète.)

MIETTE, dans sa chambre.

Berthe... crois-tu qu'Onésyme serait mieux avec des moustaches?

BERTHE, *Idem.*

Je le crois!

MIETTE.

Je lui dirai d'en mettre.

BERTHE.

Miette!... Quand Edgard ne nous trouvera pas demain... crois-tu qu'il coure après nous?

MIETTE.

Demande-moi plutôt si une mouche ne court pas après le miel.

Bonsoir!...

BERTHE.

Bonsoir!...

MIETTE.

SCÈNE XIV.

ONÉSYME, EDGARD, entrant en scène par la fenêtre.

Air : *Garde à vous* (de la *Fiancée*).

ENSEMBLE.

Garde à vous, (*bis.*)
Surtout que la morale
Protég' dans cette salle
Deux amants loups garous,
Garde à vous!

EDGARD.

Et si, par l'hyménée,
Cett' nuit est terminée,
Hélas! que dev' nons-nous :
Garde à vous!... (*ter.*)

(Ils s'avancent tous les deux avec précaution. A la fin de l'ensemble, sur le dernier : *Garde à vous!* ils rencontrent la ficelle et tombent tous les deux à plat-ventre.)

ONÉSYME.

Pouf!

EDGARD.

Imbécile!

BERTHE paraissant.

Qu'y a-t-il?

MIETTE.

Est-ce que tu n'as pas tiré sur la ficelle?

BERTHE.

Mais c'est toi!

MIETTE.

Je t'assure que non!...

BERTHE.

Alors, bonsoir.

(Elles rentrent.)

MIETTE.

Bonsoir!

ONÉSYME, à terre.

Pourquoi m'as-tu conduit jusqu'ici par delà les gouttières?

EDGARD de même.

Eh! parbleu! pour effaroucher nos deux veuves et les forcer à nous épouser!

ONÉSYME.

-Tu crois?

EDGARD, se relevant.

Elles veulent déménager demain, nous n'avions pas de temps à perdre. Mais, n'as-tu pas entendu ce qu'elles ont dit?

(Ils cherchent en tâtonnant.)

ONÉSYME, se relevant.

Oui, une ficelle les rejoint.

EDGARD.

Comme qui dirait un télégraphe électrique.

ONÉSYME.

Qui nous a fait tomber.

EDGARD, prenant le lacet.

Qu'importe si, grâce à lui... Je le tiens.

ONÉSYME.

Que veux-tu faire?

EDGARD.

As-tu un couteau?

ONÉSYME.

J'ai mon eustache.

(Il le lui donne.)

EDGARD.

Donne! (Il coupe la ficelle.) Et maintenant... Ah! mon Dieu! de quel côté est la chambre de Berthe?

ONÉSYME montrant la gauche.

Mon cœur me dit que Miette souffle de ce côté.

EDGARD.

Alors, mon cœur doit me dire que Berthe est à gauche. (Donnant à Onésyme le bout de ficelle qui mène à la chambre de gauche.) Onésyme, tire le cordon, s'il vous plaît! Miette est au bout. On me dit de venir! Obéissons! Quelle chance! notre mariage est certain!...

(Il entre dans la chambre de Miette.)

ONÉSYME.

O bonheur! ça vient... ça vient...

SCÈNE XV.

ONÉSYME, BERTHE.

ONÉSYME tirant la ficelle.

Ça vient... Des pieds à la tête! de la tête aux pieds!...

BERTHE paraissant.

Que se passe-t-il chez Miette? Ah! Courons vite! (Elle heurte Onésyme. — Haut.) Ah! mon Dieu!

* Edgard, Onésyme.

ONÉSYME.

Mais cette voix ! ce n'est pas celle de Miette ! (On entend le bruit d'un soufflet à gauche.) Ah ! mon Dieu !... Edgard !... Ah ! courons vite !...

(Il s'élance à droite.)

BERTHE, à part.

Que veut dire tout ceci !

(Au moment où Onésyme entre à droite, Miette en sort précipitamment et ferme la porte à clef.)

SCÈNE XVI.

BERTHE, MIETTE.

MIETTE.

Berthe ! Berthe !

BERTHE.

Me voici !

MIETTE.

Ah ! si tu savais !...

BERTHE.

J'en sais assez ! ce sont des monstres !

MIETTE.

Je ne dis pas... Mais c'est à Edgard le porte-cigare ; il était sur la table, il l'a reconnu... Il voulait me le prendre, mais je me suis défendue... Le voici.

BERTHE.

Comment ! c'est ce mauvais sujet qui a sauvé mon père ?

MIETTE.

Viens, et fermons-nous à clef chez toi. Je te conterai cela.

BERTHE.

Voilà ce que c'est que de passer pour veuves !

MIETTE.

Laisse donc ! Puisque nous n'avons pas fait de mal ! Mais ils nous le payeront.

BERTHE.

Oh ! oui ! il me le payera.

(Elles entrent toutes deux à gauche et s'enferment à clef. Au même instant la cloison de droite se brise et Edgard et Onésyme roulent en scène.)

SCÈNE XVII.

ONÉSYME, EDGARD.

ONÉSYME.

Sacristi ! tu me fais passer une drôle de nuit !

EDGARD.

C'est ta faute, pourquoi t'es-tu trompé de ficelle?

ONÉSYME.

Dame! quand il fait nuit!...

EDGARD, qui cherche à ouvrir la porte de gauche.

Imbécile! elles se tiennent enfermées!... Elles ont peur de nous, à présent!

ONÉSYME.

Laisse donc! il n'y a plus besoin des trompettes de Jéricho pour enfoncer les portes! Et, d'ailleurs, je suis décidé à tout.

EDGARD.

A quoi?

ONÉSYME.

Tiens, pardine, une porte d'hôtel garni, ça n'est pas si solide! Brisons!

EDGARD.

Hercule... tu es sublime! J'obtempère à cette idée diabolique, mais brutale...

ONÉSYME et EDGARD.

Allons, brisons!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, MIETTE, BERTHE.

BERTHE.

Arrêtez! Monsieur!

MIETTE entrant avec un flambeau qu'elle pose sur le buffet.*

Voulez-vous bien vous taire, enragés?...

EDGARD.

Madame Miette... chère Berthe, pardonnez-nous.

ONÉSYME, suppliant.

Ah! oui.

EDGARD.

Ce n'est pas notre faute... c'est la vôtre...

MIETTE.

Par exemple....

EDGARD.

Dame! vous vouliez déménager demain... ça nous a fait peur, et nous avons voulu...

BERTHE.

Tenez, monsieur, reprenez ce porte-cigare, et retirez-vous.

EDGARD, à Miette.

Vous voyez bien que c'était à moi... (À Berthe.) Comment se fait-il?...

* Berthe, Edgard, Miette, Onésyme.

BERTHE.

Air du Piano de Berthe.

Oui, ce souvenir que vous voyez-là,
 Mon père en mourant me le confia,
 C'est à son sauveur que j' dois le remettre;
 Reprenez-le donc, c'est votr' bien, peut-être
 On vous pardonnera.

MIETTE, après le couplet, galement.

Voilà ce qui s'appelle se venger.

EDGARD.

Votre père ! j'ai sauvé votre père !

MIETTE.

Mais oui... ce maître maçon sur son échafaudage.

EDGARD.

Je ne m'en souvenais plus... vous êtes sa fille Berthe ! mais
 je suis un grand misérable !

BERTHE.

Je vous ai pardonné, monsieur.

EDGARD, à Berthe.

Ah ! vous êtes un ange... c'est pour le coup que je ne veux
 plus m'en aller.

ONÉSYME.

Ni moi non plus.

MIETTE.

Ah ! mais dites donc, vous n'avez pas sauvé mon père, vous.

ONÉSYME, à Miette.

Je ne savais pas son adresse !... Allons ! venez, la mairie est
 à deux pas !

EDGARD, à Berthe.

D'ailleurs on va savoir dans l'hôtel notre aventure de cette nuit !

MIETTE.

C'est vrai, nous voici perdues de réputation !...

BERTHE.

Ah ! c'est affreux !

EDGARD, à Berthe.

Air du Puits d'Amour.

Allons ! mettez-nous à l'épreuve !

Je suis digne d'être votre époux.

ONÉSYME, à Miette.

Pour moi j'ai l'âme toute neuve

Et j'suis prêt à recevoir des coups !

EDGARD, à Berthe.

Pour vous fléchir qu'il faut-il dire,

J'vous promets d'n'être pas jaloux.

ONÉSYME, à Miette.

Mon cœur est une tirelire

Et j'ai tant amassé pour vous !

MIETTE.

Eh bien ! Berthe, qu'en dis-tu ?

BERTHE.

Dame ! si c'est le seul moyen qui nous reste !

MIETTE.

Ma foi, tant pis, je me risque !

ONÉSYME.

.O bonheur ! ô bonheur !

EDGARD.

Et dans huit jours nous épousons mesdames veuves...

BERTHE.

Ah ! c'est-à-dire...

MIETTE.

Ah ! oui, il faut vous avouer.

EDGARD.

Qu'est-ce ?

ONÉSYME.

Quoi ?

BERTHE.

Que nous avons fait une plaisanterie, et que...

EDGARD.

Achevez.

MIETTE.

Nous n'étions que des veuves pour rire, là.

ONÉSYME, joyeux.

Est-il possible !

EDGARD, furieux.

Ah ! triple sot, je suis pincé. (Voulant se sauver.) Ma foi, je me sauve.

BERTHE.

Comment...

MIETTE, le retenant.

Où allez-vous donc ?

EDGARD.

Chercher mes papiers.

BERTHE.

Loin ?

EDGARD.

Non, à San Francisco.

MIETTE, le tenant toujours.

Qu'est-ce à dire ?

EDGARD.

Vous êtes charmante ! vous croyez donc que c'est agréable d'épouser la veuve d'un monsieur qui n'est pas mort !

MIETTE.

Insolent! apprenez que si monsieur Dardard n'est pas mort, c'est tout bonnement parce qu'il n'a jamais existé!...

EDGARD.

Est-il possible, Berthe?

MIETTE.

Na jamais été plus mariée que moi.

EDGARD.

Vous le jurez?

MIETTE.

Je le jure!

EDGARD.

Sur quoi?

MIETTE.

Sur mon honneur!...

EDGARD.

Encore sur autre chose, si ça vous est égal?...

MIETTE.

Eh! bien! sur le nez de monsieur...

EDGARD.

Bast! j'ai confiance dans mon étoile!... Ab! Berthe... Berthe! pardonnez-moi... je suis le plus heureux des hommes.

MIETTE, tendant la main à Onésyme.*

Allons, c'est décidé, dans huit jours les deux noces.

EDGARD et ONÉSYME.

Quel bonheur!

EDGARD.

On dansera!

ONÉSYME.

On rira!

MIETTE.

Pardine! puisque nous nous sommes faites veuves pour rire.

COUPLET FINAL.

Air de Maman les p'tits bateaux...

EDGARD.

Quand on va se marier

On est bien près de ne plus rire,

Riez donc d' nos veuv's pour rire,

C' n'est pas pour rir' qu'ell's vont s' marier.

BERTHE.

Plaignez ce pauvr' mari,

Pour l' mal qu' sa femm' lui donne,

Quand on le voit rire jaune

De lui bien vite on rit.